

Origine du nom des localités appelées Coppet

Autor(en): **J.F.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 40

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce ne sera plus qu'en musique
 Que je fesserai mes enfants!
 A la noble ardeur qui m'embrase,
 Le monde ne suffisant pas,
 J'irai, s'il le faut, dans l'extase
 Chercher de mystiques appas....
 Puis quand, quittant les hautes cimes
 Où mon zèle m'aura porté,
 Je descendrai dans les abîmes
 Par Satan lui-même escorté,
 J'y verrai des splendeurs hideuses
 Et de magnifiques horreurs,
 Des dziims, des stryges furieuses,
 Et des tourments et des fureurs!

.....
 Et quand, enfin, d'enthousiasme
 Mon vaste crâne éclatera,
 Quand Pégase prendra de l'asthme,
 Alors, ma muse chantera.
 Elle dira l'Esprit des choses,
 L'obscur mystère du grand Tout,
 De sublimes métempsycoses,
 Des contes à dormir debout,
 La couche froide de l'ermite,
 Les baisers des orang-outangs,
 Les goupillons dans l'eau bénite,
 Les nénuphars dans les étangs ;
 J'aurai des fracas de batailles,
 Et des motifs pour flageolet,
 Et ce seront des accordailles
 Du beau se fiançant au laid!!!

.....
 Ouf! Permettez que je respire,
 Mais mon souffle est quelque peu court.
 Epongez mon front qui transpire,
 Car le laurier lui paraît lourd.....

Autrefois, dans Yeddo, remarquez l'apologue
 Que je vous vais conter en style oriental,
 La fille d'un grand astrologue
 Epousa le gérant d'un comptoir de Santal.
 L'époux était, dit-on, modeste et respectable,
 N'écrivant point en vers, mais excellent comptable.
 La jeune femme, un jour, lui dit d'un ton discret
 Un secret.

Il l'embrassa deux fois, sur les yeux, sur la bouche,
 Il l'appela sa biche et l'honneur de sa couche,
 Puis, il tira sa montre et partit pour le dock,
 Où, d'ébène et de teck, il marchandait en bloc
 Tout un stock.

Vous avez deviné la chaste confidence :
 Un enfant, un trésor, espoir longtemps rêvé,
 Était en route, enfin, s'il n'était arrivé.
 L'astrologue survient, et sa fille en silence
 Se jette dans ses bras; le bonhomme comprend
 Et se rend

Sur une haute tour, pour tirer l'horoscope.
 Il faillit tomber en syncope,
 Car, ô bonheur! le ciel promettait un poupon
 Qui sortirait de l'ordinaire
 Et ferait jaser le Japon....

Il courut, de ce pas, le conter à la mère.
 Elle pleura de joie, et dès lors le mari,
 Chaque fois qu'il rentrait, entendait sa compagne

Bâtit, en plein Yeddo, des châteaux en Espagne,
 Dont il restaif tout ahuri.
 Il se disait bien bas que sa fibre pratique
 Eût autant tressailli pour un bon gros garçon
 De son genre et de sa façon,
 Et que, peut-être un jour, le gamin prophétique
 A papa ferait la leçon,
 Et le traiterait même en courtaud de boutique.
 Mais le grand jour survint; vous dire congrûment
 Ce qu'on avait brodé de langes et de linge
 Pour recevoir Monsieur, j'y renonce vraiment.
 Hélas! elle accoucha d'un singe!

.....
 De votre serviteur, c'est l'histoire en un mot.
 Tout à l'heure il voulait vous révéler le monde,
 Et c'est d'un pauvre toast que sa muse était ronde.
 N'accueillez pas trop mal l'affreux petit marmot.

Je bois, Messieurs, encor qu'indigne,
 A la couleur comme à la ligne,
 A tous les éléments du beau ;
 Aux ailes de l'Idéalisme
 Fendant l'éther, au Réalisme
 Qui trône sur un escabeau!

Je bois à l'Art, qui vous convie,
 A l'Art, qui jette dans la vie
 Comme un écho de l'Infini.
 Puis à la Société suisse
 Des Beaux-Arts, que Dieu la bénisse!
 Je bois, vous dis-je..... et j'ai fini!

Yverdon, 27 septembre 1874. DUFOUR, avocat.

Origine du nom des localités appelées Coppet

La coupe, en latin *cupa*, était une ancienne mesure pour le blé : elle mesurait deux ou quatre quarterons, suivant les temps et les lieux.

La coupe de quatre quarterons était la charge ordinaire de l'âne portant le blé au moulin; c'était aussi le demi-sac de huit quarterons; c'est encore la charge de l'homme pour un trajet plus ou moins limité.

Le *copet* ou *coppet*, diminutif de coupe, *cupa*, *copa*, *coppa*, était une subdivision de cette mesure, et très probablement celle que prélevait le meunier, pour la mouture d'une coupe de blé. Le *coppet* pourrait être la vingt-quatrième partie de la coupe, puisque, d'après la loi, le prélèvement à faire par le meunier pour la mouture, est le quatre pour cent du poids ou de la mesure, soit la vingt-cinquième partie du blé moulu, ce qui fait que le salaire pour la mouture ne différerait, entre les temps anciens et aujourd'hui, que d'un centième : de là l'origine du nom de coppet donné à plusieurs moulins.

En effet, il existe plusieurs moulins portant le nom de Coppet dans le canton de Fribourg : un près de Villengeaux-sous-Rue, un autre à Domdidier près Avenches; un autre, enfin, près de Sales. Dans le canton de Vaud, nous avons la grange de Coppet près de Suscévaz, où il y a un moulin mû par une source qui jaillit près du bâtiment.

Enfin, il y a tout lieu de croire qu'un moulin du nom de Coppet, ou plutôt de Copetum, a existé sur

le ruisseau du Greny, près de la ville actuelle de Coppet, avant la construction du château de ce nom par Pierre de Savoie, en 1257, et qu'à son tour le château donna le nom à la ville de Coppet sur les bords du Léman, car cette localité s'appelait auparavant Commugny, comme l'indique le *Dictionnaire du canton de Vaud*, par Martignier et de Crousaz.

J. F. P.

Mon cousin.

(Suite et fin.)

Cependant mes deux amis, Georges et Albert, avaient appris avec consternation le succès de leur histoire qu'ils n'osaient plus démentir; ils avaient été atterrés de mon départ pour Paris que l'on attribuait à des difficultés de liquidation. Ils craignirent d'avoir fini par me persuader à moi-même ce qui, dans le commencement, n'avait été qu'un jeu concerté entre nous.

Trois jours après mon retour, mon domestique m'annonça leur visite: Qu'ils entrent, m'écriai-je, car je ne recevais pas tout le monde. En voyant une belle pendule, des candélabres dorés et les nouveaux meubles dont j'avais décoré mon appartement, ils ouvrirent des yeux consternés.

« On a bien de la peine à pénétrer ici, dit Albert.

— Oui, je suis assiégé de solliciteurs et de faiseurs de projets; mais pour vous, chers amis, vous serez toujours les bienvenus; vous venez à propos pour m'accompagner dans une campagne dont j'ai quelque envie de faire l'acquisition. Ce n'est pas une affaire bien considérable, cent mille francs.

— Je la crois un peu éloignée, dit Georges en hochant la tête.

— Deux lieues; mais je vous conduirai dans ma calèche.

— Ta calèche!

— Ma calèche.

— Tu as une calèche?

— Et deux chevaux gris pommelés que j'ai amenés de Paris; je n'ai pas encore de cheval de selle; c'est plus difficile à trouver.»

Alors les deux amis se parlèrent bas près de la fenêtre; ils avaient les larmes aux yeux.

« Mon cher Louis, tu sais que ton cousin n'est pas mort.

— Je ne sais pas s'il est mort, car je ne suis pas bien sûr qu'il ait jamais vécu.

— Tu sais encore que cet héritage n'est qu'une plaisanterie.

— Je crois qu'il n'y a que vous et moi qui en soyons persuadés.

— Nous avons eu le tort, le très grand tort de faire une plaisanterie dont nous sommes désolés.

— Au contraire, je vous en remercie.

— C'est à nous de la désavouer, nous allons nous avouer publiquement coupables.

— Je vous en supplie, laissez les choses telles qu'elles sont; encore quelques jours de crédit; je ne voudrais pas déplacer mes fonds.

— Mon bon ami, écoute-nous.

— Pauvre cousin Jacques! m'écriai-je, toi que je n'ai jamais vu, toi qui peut-être n'as jamais pensé à moi, je voudrais connaître ton sort. Si tu es mort en exil, j'élèverai une modeste pierre sur tes cendres; si tu vis encore, je soulagerai ta vieillesse.»

Cet élan de sensibilité acheva de leur prouver que j'avais la tête dérangée.

« Ne perdons pas de temps, la voiture est prête, descendons, je vous contera tout cela en route. Albert, j'ai parlé à un libraire qui imprimera ton manuscrit.»

Cependant la vérité finit toujours par se faire jour: on était aux aguets, on s'étonnait que rien n'arrivât de la Martinique; les gens bien avisés branlaient la tête en parlant de moi.

L'édifice si promptement élevé croula avec la même rapidité.

« Ce qu'il y a de plus fort, disait-on, c'est qu'il a fini par être dupe du piège qu'il tendait aux autres. Pour ma part, j'avoue que je n'y ai jamais cru.

— Je trouvais aussi la chose bien extraordinaire, quoiqu'elle me coûtât quinze mille francs.

— Vos quinze mille francs, Monsieur Félix, serviront à payer une partie des dépenses; mais il y en aura bien d'autres! un luxe inouï... Pour moi, ajoutait-on en se frottant les mains, je n'y suis pour rien. Ah! mes pauvres compatriotes, quand il s'agit d'argent... »

Je compris que l'orage avait éclaté en trouvant un jour chez moi douze lettres. Elles étaient toutes à peu près conçues dans le style de celle-ci:

« M. M... présente ses compliments empressés à M. Méran; ayant un besoin urgent d'argent, il le prie de vouloir bien lui faire payer dans la journée la petite note qu'il a l'honneur de lui transmettre. »

Mes réponses furent toutes semblables:

« M. Méran remercie M. M... de lui avoir enfin envoyé le compte qu'il lui demandait depuis longtemps; il lui en fait passer la valeur. »

Une seule lettre ne me demandait pas d'argent. La voici:

« Mon cher Méran,

« Permettez à un ancien camarade, qui ne s'est point présenté à vous dans le moment où l'on parlait de votre brillante situation, de vous apprendre qu'il circule sur votre compte des bruits qui me peinent.

» Je ne sais en vérité comment les concilier avec l'estime que j'ai eue toujours pour votre caractère; sans doute vous-même avez été trompé. Si l'occupation où l'on est ici de cette affaire vous était désagréable, et que vous pensassiez partir; si les dépenses que vous avez cru pouvoir faire vous donnaient de l'inquiétude, je viens vous offrir cinq cents francs dont je puis disposer et qui probablement dans ce moment vous seront plus nécessaires qu'à moi. »

— Si je tenais, répondis-je, à la considération due à la fortune seule, je pourrais encore y prétendre; car je suis riche, non par héritage, auquel je n'ai jamais pu croire, mais parce qu'on a voulu, en dépit de mes protestations, que je fusse riche et qu'on m'a fait effectivement très riche, je ne sais en vérité pas trop comment. Voilà ce que je vous prie de dire à tous ceux qui ont la bonté de s'occuper de moi. »

Je dois à ma singulière situation mieux que la fortune, puisque je lui dois un ami sur lequel je puis compter dans la pauvreté, si jamais elle vient me visiter. Je fus encore pendant une semaine le sujet des conversations. « Il a été heureux, disaient les uns. — Heureux, si vous voulez; moi je dis que c'est un habile garçon qui a su tirer parti des circonstances; tout le monde n'eût pas manœuvré ainsi. »

Moi aussi j'ai été un moment tenté de m'applaudir de mon savoir-faire, mais un peu de réflexion m'a prouvé que mon génie n'y était pour rien. Quelquefois il me vient des scrupules sur la singulière manière dont cette fortune m'est arrivée. Oui, je l'avoue, j'aimerais l'avoir acquise d'une autre manière.

L'épigramme suivante de M Petit-Senn fut adressée dans le temps par ce dernier à Philippe Corsat, ensuite d'une polémique assez vive entre les deux poètes:

Le Parnasse, frater, n'est point dans ta boutique;
Ecorchant le français bien plus que ta pratique,
En vain à chansonner tu trouves des appas.
Ton rasoir a le fil que ta plume n'a pas,
Et des hommes de goût qui lisent tes ouvrages
Tu peux avoir le poil, mais non point les suffrages.

L. MONNET.